

## **L'authenticité de *Métaphysique* « Alpha » (*meizon* ou *elatton*) d'Aristote, un faux problème ? Une confirmation codicologique.<sup>1</sup>**

Les réflexions qui suivent ont été suscitées à la fois par mon examen du manuscrit E d'Aristote, le *Parisinus graecus 1853*, et par les hypothèses déjà formulées à propos de l'histoire de la transmission, tant de *Métaphysique Petit Alpha* d'Aristote, que de l'opuscule de Théophraste qui a reçu, lui aussi, le titre de *Métaphysique*. Il existe en effet des indices, souvent ténus, qui ont été diversement interprétés selon ce qui se présente aujourd'hui comme un véritable enchevêtrement de mises en relation possibles.<sup>2</sup> Dans cette étude, je me propose d'articuler de façon cohérente celles des hypothèses qui ont été confirmées par mes travaux, afin de reconstruire une partie de l'histoire de la transmission de ces textes. J'apporte notamment une information nouvelle qui devrait permettre d'épargner un peu de temps et de peine aux philologues et philosophes, puisqu'elle ôte son principal support à la discussion sur l'authenticité de *Petit Alpha*, déjà grosse de dix siècles d'activité critique.

Commençons par rappeler quelques caractéristiques du *Parisinus graecus 1853*. Dans une publication consacrée à ce manuscrit,<sup>3</sup> j'ai montré que la partie copiée au Xe siècle est due à trois mains seulement.<sup>4</sup> Les deux volumes qui constituaient initialement ce *codex* ont été copiés respectivement par les scribes **E I** et **E III**, et complétés l'un et l'autre par **E II**<sup>5</sup> : dans le premier volume, ce scribe particulièrement actif a ajouté au *De anima* le texte de la vulgate pour le livre II,<sup>6</sup> et dans le second volume, il a poursuivi la copie de **E III**.<sup>7</sup> Il a également ajouté, dans une écriture plus cursive et plus inclinée à droite, quelques scholies dans les marges des textes écrits par **E I** et **E III**,<sup>8</sup> et notamment la fameuse scholie qui, en regard de la fin de *Métaphysique Grand Alpha* et du début de *Métaphysique Petit Alpha*, rapporte une discussion sur l'authenticité de « ce » livre (τοῦτοῦ τῶν ἄλλων βιβλίου), peut-être dû à Pasiclès de Rhodes.

Dans cet article, je reviens sur la question du livre auquel était liée cette scholie et sur l'origine de celle-ci. En effet, toutes les discussions qui ont été développées sur l'authenticité de *Petit Alpha* depuis le Moyen Age reposent en dernier lieu sur son témoignage. Or, l'ambiguïté de ce témoignage n'avait pas été vraiment prise en considération. Pour reprendre le problème à la base, j'examine également une autre scholie du manuscrit E au texte dit de la « *Métaphysique* » de Théophraste, selon un raisonnement initié par Silvio Bernardinello<sup>9</sup> et Enrico Berti<sup>10</sup> : la conclusion qu'ils tiraient de cette comparaison et que

rejoignait déjà Gudrun Vuillemin-Diem<sup>11</sup> par des voies plus strictement codicologiques, mais de façon moins affirmative qu'eux, pourra être confirmée grâce à une information nouvelle que j'apporte sur le copiste de ces scholies. On pourra dès lors tirer la conséquence qu'il n'existe plus de raison 'matérielle' de s'interroger sur l'authenticité de *Petit Alpha*.

Mais puisque cette scholie concerne en réalité *Grand Alpha*, il faut se demander dans quelle mesure il était légitime de s'interroger sur l'authenticité de ce livre : comment expliquer la naissance de cette discussion il y a plus de dix-huit siècles ? Nous verrons que nous pouvons également considérer comme un faux problème la question de l'authenticité de *Grand Alpha* et que ce n'est pas tant l'authenticité des livres *Alpha* que l'histoire de la genèse de tout le traité et celle de la pensée d'Aristote qui sont en cause.

### **I. Bref état de la question.**

Comme on le sait, la *Métaphysique* d'Aristote comporte deux livres *Alpha*, que, pour plus de commodité, on a distingués en nommant le premier *Grand Alpha* (peut-être, comme le suggère Berti,<sup>12</sup> parce qu'il est plus volumineux : «le grand livre 1») et le second (qui ne fait que quelques pages) *Petit Alpha*. Dans la tradition directe, le titre Ἀριστοτέλους τῶν μετὰ τὰ φυσικὰ ᾧ ἔλαττον est attesté dès le XII<sup>e</sup> siècle dans le *Laurentianus* 87,12 (A<sup>b</sup>), le plus ancien représentant de l'une des deux branches de la tradition manuscrite de la *Métaphysique* d'Aristote, tandis que le premier livre y porte simplement le numéro ᾧ ; mais dans la tradition indirecte, on trouve déjà le titre ἔλαττον ἄλφα dans le commentaire d'Alexandre,<sup>13</sup> donc dès la fin du II<sup>e</sup> siècle. En revanche, dans le *Parisinus* gr. 1853 qui représente l'autre branche de la tradition directe, les deux livres portent le même numéro .<sup>14</sup>

Les deux livres *Alpha*, qui remplissent manifestement une fonction d'introduction, sont en concurrence : il y en a un de trop.<sup>15</sup> Et de fait, à leur jonction dans le manuscrit E, une scholie du X<sup>e</sup> siècle témoigne d'une discussion ancienne sur l'authenticité de l'un d'eux : il aurait été attribué par la plupart des commentateurs anciens à Pasiclès de Rhodes, disciple d'Aristote et neveu d'Eudème, mais ce n'était pas l'avis d'Alexandre pour qui il était d'Aristote.<sup>16</sup> Il n'est pas aisé, à première vue, de savoir à quel livre il faut rattacher cette scholie. Et pourtant elle a généralement été rapportée au second, jusqu'en 1981.<sup>17</sup> Deux nouvelles analyses approfondies de la tradition de la discussion qui s'est développée autour de l'authenticité de l'un ou l'autre des livres *Alpha* de la *Métaphysique*, ont alors abouti indépendamment l'une de l'autre à une conclusion similaire en faveur de *Grand Alpha*.<sup>18</sup>

Vuillemin-Diem<sup>19</sup> a montré que tous les témoignages anciens qui rattachaient cette discussion à *Petit Alpha*<sup>20</sup> reposaient, en dernier lieu, sur une ‘interprétation’ de la scholie écrite au X<sup>e</sup> siècle dans le manuscrit E, et qu’ils s’inscrivaient dans le cadre plus large de la discussion de l’unité et de la place de ce livre. De fait, aucune discussion sur l’authenticité de *Petit Alpha* n’est rapportée par Alexandre d’Aphrodise. Seules se posaient alors les questions de l’unité (s’agit-il d’un livre ou d’une partie d’un livre seulement ?) et de la place : dans le traité ou à l’extérieur du traité (appartient-il à la *Métaphysique*, et complète-t-il *Grand Alpha*, ou doit-il être placé devant *Grand Alpha* en raison de la relation étroite entre *Grand Alpha* et *Bêta* ? Appartient-il à la *Physique*, ou était-il une sorte d’introduction générale à l’ensemble de la philosophie théorétique ?).

En revanche, on trouve dans le commentaire d’Asclépios, au VI<sup>e</sup> siècle, la trace d’une discussion sur l’attribution de *Grand Alpha* à Pasiclès ; mais ce rattachement a été considéré comme erroné par la critique, et en conséquence, négligé.<sup>21</sup> Pourtant, Alexandre connaissait déjà une discussion sur l’authenticité de ce livre.<sup>22</sup> Le doute était lié à la façon dont Aristote s’y exprime en tenant de la théorie des idées, alors qu’il la critique ailleurs : cela semblait constituer une incohérence dans le cadre même de l’enseignement aristotélicien.

Si l’on admet une évolution, sinon de la pensée d’Aristote, tout au moins de son attitude critique à l’égard de son maître, une évolution reflétée par ses écrits, ce fait ne pose plus en soi de problème - et la question de l’authenticité des livres *Alpha* de la *Métaphysique* ne sera abordée dans le cadre de cet article qu’en relation avec la scholie, qui en est la principale justification. Pour Asclépios et pour Alexandre comme pour Berti,<sup>23</sup> *Grand Alpha* est bien une oeuvre d’Aristote, que ce soit en raison de la forme ou du contenu.

Sur la question initiale du livre auquel s’applique la scholie que l’on trouve dans le manuscrit E, Vuillemin-Diem observe toutefois une réserve prudente.<sup>24</sup> Elle avait pourtant déjà relevé quelques éléments suffisamment convaincants pour pouvoir y répondre. En ce qui concerne le contenu, en effet, elle remarque que, dans le manuscrit E, lorsque les scholies anciennes à la *Métaphysique* d’Aristote dépendent d’une autre source que le texte même d’Aristote, elles reflètent d’une façon générale le commentaire d’Asclépios ; or nous avons vu que celui-ci discute une opinion selon laquelle Pasiclès serait l’auteur de *Grand Alpha*. D’autre part, comme Bernardinello et Berti,<sup>25</sup> elle observe que, dans le manuscrit E, une autre scholie utilise également la même formulation pour se rapporter au livre qui la précède : il s’agit cette fois de la *Métaphysique* de Théophraste. Mais sans doute manquait-il encore une information essentielle pour convaincre Vuillemin-Diem.

## II. Marginalia et post-scriptum.

A la suite de Berti et de Vuillemin-Diem, il m'a paru intéressant de rapprocher la scholie relative à l'un des livres *Alpha* d'Aristote et celle qui accompagne l'opuscule de Théophraste. En effet, comme ils l'avaient déjà remarqué, elles utilisent toutes deux la même expression, et la seconde renvoie clairement au livre qui précède. Mais aussi,

- 1) ces scholies ont toutes deux pour objet la question de l'authenticité d'un livre
- 2) elles sont transmises dans le même manuscrit E, qui en présente l'attestation la plus ancienne,
- 3) et non seulement l'une et l'autre ont été copiées au X<sup>e</sup> siècle,
- 4) mais surtout – et ce fait a échappé à Bernardinello comme à Vuillemin-Diem –, elles sont dues à la même main.

Reprenons le texte de ces deux scholies.

**-A-** Sur le folio 234<sup>r</sup>, dans la marge droite, à côté de la fin de *Métaphysique Grand Alpha* et du début de *Métaphysique Petit Alpha* d'Aristote,<sup>26</sup> qui ont été copiés par **E III, E II** (alias **E<sup>2</sup>**)<sup>27</sup> a inscrit la note suivante<sup>28</sup> :

τοῦτο τὸ Βιβλι(ον) οἱ πλείους φα(σιν) (εἶναι) πασικλέους τ(οῦ) ῥοδι(ου)· ὃς ἦν ἀκροα(της) ἀριστοτε(λους)· υ(ιὸς) (δὲ) βοηθ(ου) τ(ου) εὐδήμου ἀδελφ(ου)· ἀλεξαν(ρος) (δὲ) ὁ ἀφρο(δισιεύς) φη(σιν) (εἶναι) αὐτὸ ἀριστοτέ(λους).

Ce livre, la plupart <des exégètes> disent qu'il est de Pasiclès de Rhodes, qui était le disciple d'Aristote et le fils de Boéthos, le frère d'Eudème ; mais Alexandre d'Aphrodise dit qu'il est d'Aristote.

**-B-** Dans la partie inférieure du folio 312<sup>r</sup>, à la suite du texte de la *Métaphysique* de Théophraste, qu'il a lui-même copié, ce scribe a tracé une frise, réécrit le titre, et avant de copier un oracle chaldaïque<sup>29</sup>, il a écrit :

τοῦτο βιβλι(ον) ἀνδρονικ(ος) μὲν (καὶ) ἐρμιππος ἀγνοοῦσιν· οὐδὲ γὰρ μνεῖαν αὐτ(ου) οὐ(ως) πεποιηται ἐν τῇ ἀναγραφῇ τ(ῶν) θεοφρ(ας)τ(ου) βιβλίων· νικολαος δὲ ἐν τῇ θεωρίαι τ(ῶν) ἀριστοτελους μετὰ τὰ φυσικὰ μνημονεὺει αὐτ(ου) λεγ(ων) εἶναι θεοφραστου· (εἰσὶ) δ' ἐν αὐτῶι οἰ(ον) προδιαπορίαι τινες ολιγῶι τ(ῆς) ολιγῆς πραγματείας.

Ce livre n'était pas connu d'Andronicos ni d'Hermippe, car ils ne le mentionnent absolument pas dans la liste des ouvrages de Théophraste. Mais Nicolaos, dans son *Etude de la Métaphysique d'Aristote*,<sup>30</sup> y fait référence en disant qu'il est de Théophraste. Il contient ce que l'on peut considérer comme quelques 'problématiques préliminaires' à l'ensemble de l'ouvrage.

Ces scholies ont une structure parallèle : non seulement elles commencent par les mêmes termes (et notamment le même déictique)<sup>31</sup>  $\tau\omicron\tau\omicron$  (tØ)  $\beta\iota\beta\lambda\omicron\omicron$ , mais aussi elles opposent dans un mouvement binaire [A-1] une information contraire sur l'auteur (<non pas Aristote mais> Pasiclès) [A-2] au jugement d'authenticité (Aristote), ou [B-1] une ignorance [B-2] à l'identification de l'auteur (Théophraste), et l'information énoncée en second lieu correspond manifestement à l'avis suivi, dans chaque cas, lors de la constitution du présent recueil. Quant à la dernière phrase de la scholie à l'opuscule de Théophraste (à partir de  $(\epsilon\iota\sigma\iota) \delta'$ ), Vuillemin-Diem a montré qu'il s'agit vraisemblablement d'un ajout ultérieur, puisqu'elle était absente des manuscrits grecs utilisés par Guillaume de Moerbeke pour réviser l'ancienne traduction latine.<sup>32</sup>

Il est très vraisemblable que le même érudit est à l'origine de ces deux scholies, et que le scribe **E II** les a trouvées dans le même manuscrit, comme nous le verrons plus loin. Cet érudit disposait d'une documentation solide,<sup>33</sup> notamment de grands commentaires, comme ceux d'Alexandre et d'Asclépios qu'il a fréquemment utilisés ; il connaissait aussi, comme on le voit avec la scholie à la *Métaphysique* de Théophraste, l'étude de Nicolas de Damas - « Nicolaos » - et disposait des catalogues des ouvrages d'Aristote et de Théophraste dressés par Hermippe de Smirne, élève de Callimaque, de la Bibliothèque d'Alexandrie, et par Andronicos de Rhodes, péripatéticien du 1<sup>er</sup> s. avant notre ère,<sup>34</sup> à qui l'on doit peut-être la première 'édition'<sup>35</sup> du corpus aristotélicien tel qu'il nous est parvenu.<sup>36</sup>

Le fait que le même scribe **E II** a également copié une scholie de contenu comparable (par son objet comme par son expression) 'à la suite' du texte de Théophraste qu'elle concerne très manifestement, nous autorise à conclure plus fermement que Vuillemin-Diem, qui ne connaissait pas l'identité de main, que la scholie du folio 234<sup>f</sup>, écrite en regard de la fin de *Grand Alpha* et du début de *Petit Alpha*, doit également être reliée au traité auquel elle fait suite, à savoir au premier livre de la *Métaphysique* d'Aristote telle qu'elle nous a été transmise (*Grand Alpha*), et non pas au second. Voici donc codicologiquement confirmée l'hypothèse soutenue par Berti,<sup>37</sup> sur la base des observations de Bernardinello<sup>38</sup> et des

résultats atteints par Vuillemin-Diem, qu'elle ne jugeait cependant pas suffisants pour se prononcer aussi clairement.

L'emplacement choisi pour ces deux scholies 'à la fin du livre concerné' correspond sans doute à un usage ancien. Cette hypothèse est confirmée par l'examen du *Vaticanus gr. 1302* (= A, de la fin du XIII<sup>e</sup> ou du début du XIV<sup>e</sup> siècle) qui représente une autre branche que notre manuscrit E dans la transmission de la *Métaphysique* de Théophraste<sup>39</sup> : lui aussi contient la même scholie, 'à la suite' de cet opuscule également.<sup>40</sup>

### III. Collations et transcription de E II.

D'où viennent ces scholies ? Celle du folio 234<sup>r</sup> a été ajoutée par E II au texte copié par E III. Or, il est arrivé à E III de recopier lui-même très soigneusement quelques scholies dans les marges de son texte, et l'on peut supposer qu'il s'agissait alors de scholies déjà présentes dans son modèle. Par conséquent, si ce scribe très attentif n'a pas copié la scholie du folio 234<sup>r</sup> ni même ménagé un espace afin que son collègue puisse l'ajouter, c'est que cette scholie ne se trouvait pas dans son modèle.

E II est intervenu dans un second temps pour compléter le nouveau manuscrit avec d'autres scholies qu'il a inscrites là où il le pouvait, à savoir dans l'espace marginal resté libre, et dans un style d'écriture différent (inclinée et plus petite), comme on le voit au folio 234<sup>r</sup>. Selon toute vraisemblance, il a utilisé un autre modèle en plus de celui que suivait son collègue. En effet, c'est déjà à la suite d'une collation qu'il avait ajouté le texte de la vulgate du livre II du *De anima* après ce traité préalablement copié par E I.

Lorsque E II copiait lui-même le texte d'Aristote, il comparait ses modèles tout en poursuivant sa copie, ce qui le dispensait de reprendre ensuite les bifolios ou les cahiers achevés. Dans le cas du folio 312<sup>r</sup>, il n'a pas distingué la scholie par rapport au texte qu'il venait de copier. Il l'a écrite à pleine page, à la suite du texte de Théophraste et sur la même lancée, ne changeant ni la taille ni le style de l'écriture (droite comme pour le texte) – et ceci est également vrai pour l'oracle chaldaïque qu'il a écrit sous la scholie. Ce fut manifestement par inadvertance, parce qu'à ce moment-là, il écrivait de façon mécanique, et parce que telle était déjà la présentation dans le modèle qu'il suivait de préférence.

Selon toute apparence, E II a donc simplement recopié la scholie au texte de Théophraste<sup>41</sup> : il n'en est pas l'auteur, et il en est vraisemblablement de même pour la scholie du folio 234<sup>r</sup> : l'érudit dont il rapporte les annotations et qui disposait notamment du

commentaire d'Asclépios a 'édité' Aristote entre le VI<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle, probablement vers le IX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de la première renaissance byzantine. Malheureusement, cette hypothèse ne peut pas être vérifiée ni précisée à l'aide du *Vindobonensis phil. gr. 100* (J, du IX<sup>e</sup> siècle), proche parent de E, à cause de la chute du cahier qui contenait la fin du texte de Théophraste et, à sa suite, le début de la *Métaphysique* d'Aristote.<sup>42</sup> Mais le rapprochement des deux scholies permet d'éclairer d'autres étapes historiques de la transmission du texte aristotélicien.

#### **IV. Mise en page et réception.**

De fait, la tradition latine de la *Métaphysique* d'Aristote fournit de nouveaux indices sur des accidents survenus lors de la transmission de ce texte. En effet, dans la traduction latine de la *Métaphysique* d'Aristote révisée par Guillaume de Moerbeke, la scholie dont il vient d'être question et qui restitue à Théophraste la paternité de l'ouvrage est attachée au livre *Grand Alpha* de la *Métaphysique* d'Aristote et non pas à l'opuscule écrit par le disciple de ce dernier.<sup>43</sup> Pourquoi ? Là encore, une étude codicologique a permis de comprendre une partie de l'histoire de la transmission de ces traités.

En effet, Rose,<sup>44</sup> puis Jaeger<sup>45</sup> et Drossaart Lulofs,<sup>46</sup> suivis par Vuillemin-Diem et Berti, ont soutenu une hypothèse très convaincante : dans les manuscrits J et E<sup>b</sup> (le *Marcianus gr. 211*, du XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.), qui appartiennent à la même famille de manuscrits que E,<sup>47</sup> l'opuscule de Théophraste est présenté devant la *Métaphysique* d'Aristote et non pas après elle ; par conséquent, dans la branche de la tradition dont ils sont les représentants, la scholie se trouvait selon toute vraisemblance 'entre' ces deux ouvrages et elle a dû être interprétée par erreur comme se rapportant, non pas à l'opuscule, mais au premier livre de la *Métaphysique* d'Aristote<sup>48</sup> - un cas similaire est d'ailleurs présenté par une scholie au livre VII de l'*Histoire des plantes* de Théophraste qui, dans l'Aldine, a été attribuée au livre VIII selon le même mécanisme d'erreur.<sup>49</sup> C'est cette configuration (opuscule de Théophraste, scholie, puis *Métaphysique* d'Aristote) que nous retrouvons ensuite dans la traduction latine révisée par Guillaume de Moerbeke (sans l'opuscule de Théophraste, toutefois). Et selon Vuillemin-Diem, la scholie était déjà liée au texte d'Aristote dans le manuscrit grec qu'il a utilisé comme source pour réviser l'ancienne traduction.<sup>50</sup>

L'interprétation erronée de la mise en page d'une scholie n'est donc pas un phénomène exceptionnel, et il peut expliquer d'autres accidents dans la transmission

manuscrite. En effet, de la même façon que la scholie à l'opuscule de Théophraste a pu être interprétée par erreur comme se rapportant au livre suivant, à savoir *Métaphysique Grand Alpha* d'Aristote, de même la scholie sur l'attribution à Pasiclès du livre *Grand Alpha* de la *Métaphysique* a pu être interprétée par erreur relativement à *Petit Alpha*, à une étape ultérieure de la tradition, ainsi que l'a supposé Berti.<sup>51</sup> 1) Parce que le scholiaste de E a donné l'information à la fin de *Grand Alpha*, dans une scholie dont l'emplacement est particulièrement ambigu, 2) parce qu'on attendait qu'une information de ce type fût donnée en tête du traité auquel elle s'appliquait plutôt qu'à sa fin, et 3) parce que le manuscrit E était sans doute un exemplaire de référence déposé dans une grande bibliothèque, cette scholie a pu être ensuite recopiée en étant attribuée au livre *Petit Alpha*, c'est-à-dire au livre qui la suivait, selon le même processus que celui qui avait conduit à interpréter la scholie qui suivait l'opuscule de Théophraste, non pas par rapport à cet opuscule, mais par rapport au livre qui le suivait dans l'une des branches de la tradition, à savoir *Grand Alpha*. Ainsi, Vuillemin-Diem relève que, parmi les manuscrits qui ont subi l'influence de E plus ou moins directement, trois ont clairement rattaché la scholie à *Petit Alpha* : Q (le *Marc. 200*, qui appartient à la famille de E), M<sup>c</sup> (l'*Ambr. L 117 sup.*) et J<sup>a</sup> (le *Vind. Phil. 64*).<sup>52</sup>

## V. Critique philologique et jugement d'authenticité.

Nous avons vu comment la scholie qui rapportait l'attribution de l'opuscule à Théophraste a 'glissé' vers *Métaphysique Grand Alpha* dans la tradition latine de la *Métaphysique*, très vraisemblablement à la suite d'une 'mésinterprétation de sa mise en page'. Mais puisque l'on trouve déjà attestée chez Alexandre l'existence d'une discussion sur l'authenticité de *Grand Alpha*, ne faut-il pas d'une façon ou d'une autre mettre ces deux faits en rapport ? La discussion que connaissait déjà Alexandre ne pourrait-elle pas résulter elle-même de la restitution de l'opuscule à Théophraste ?

Vuillemin-Diem exclut l'hypothèse de Jaeger, selon laquelle le glissement de la scholie à l'opuscule vers le premier livre de la *Métaphysique* d'Aristote pourrait avoir été à l'origine de la discussion sur l'authenticité de *Grand Alpha* dans l'Antiquité tardive : ce glissement de la scholie vers *Grand Alpha* n'a pas pu se produire, selon elle, avant la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Puisque nous ne disposons d'aucun témoignage antérieur, elle conclut à une totale indépendance entre l'attribution de *Grand Alpha* à Théophraste et la discussion sur l'authenticité de ce livre que connaissait déjà Alexandre.<sup>53</sup> Pour Berti, c'est l'attribution de *Grand Alpha* à Pasiclès que connaissait déjà Alexandre ; et il considère cette opinion comme



antérieure à celle qui a fait de *Grand Alpha* une oeuvre de Théophraste.<sup>54</sup> Il suppose qu'Andronicos a trouvé les deux livres *Alpha* en introduction à la *Métaphysique* dans la tradition issue de l'école de Rhodes : ce dernier les a conservés ainsi dans son édition, mais en considérant *Grand Alpha* comme inauthentique, et il serait à l'origine de l'hypothèse qui a fait de Pasiclès de Rhodes l'auteur présumé de ce livre.<sup>55</sup>

Essayons de faire le point sur les témoignages de l'une et l'autre opinions.<sup>56</sup> Il est vrai qu'Alexandre ne mentionne ni le nom de Pasiclès ni celui de Théophraste, mais ce n'était pas le lieu, *ad* 997b3, de discuter cette opinion, quelle qu'elle fût : il signale simplement, à l'occasion d'une référence interne faite par Aristote au livre *Grand Alpha*, que l'on a là une preuve de l'authenticité du livre en question et de son appartenance à la *Métaphysique*.

On retrouve ensuite une trace de cette discussion au V<sup>e</sup> siècle dans le commentaire de Syrianos au même lieu, sans que le nom de Pasiclès ou de Théophraste y soit non plus mentionné.<sup>57</sup> En revanche, le commentaire d'Asclépios,<sup>58</sup> comme nous l'avons vu, rapporte que *Grand Alpha* est attribué par certains à « Pasiclès de Rhodes, fils de Boéthos, le frère d'Eudème, disciple d'Aristote ».

Plusieurs siècles plus tard, dans les *Quaestiones in Metaphysicam* de Siger de Brabant (vers 1273), on trouve la remarque, à propos de *Grand Alpha* : « primus autem dicitur fuisse Theophrasti, non Aristotelis, et hoc dicunt expositores Graeci » (à savoir, selon Vuillemin-Diem, Hermippe, Andronicos et Nicolaos ; elle considère manifestement la remarque de Siger de Brabant comme une paraphrase de la scholie originellement attachée à l'opuscule de Théophraste).<sup>59</sup> Petrus d'Auvergne (≈1273-90) connaît également l'attribution à Théophraste, mais il n'y croit pas en raison des fréquentes citations de *Grand Alpha* dans le reste de la *Métaphysique*, et du style qui est propre à Aristote.<sup>60</sup> Enfin, dans le commentaire d'Albert le Grand au livre I des *Seconds Analytiques*, toujours au XIII<sup>e</sup> siècle, l'insertion (« addidisse »<sup>61</sup>) du livre *Grand Alpha* dans le traité d'Aristote est également attribuée à Théophraste.

Le fait qu'Asclépios oppose directement l'avis d'Alexandre à l'opinion qui faisait de Pasiclès l'auteur de *Grand Alpha* semble donner raison à Berti, lorsqu'il considère qu'Alexandre connaissait déjà cette dernière : la discussion sur l'authenticité de *Grand Alpha* à laquelle il répond s'inscrit probablement dans la même tradition que celle qui est rapportée par Asclépios quatre siècles plus tard. Mais on ne peut pas exclure son inscription dans une

tradition qui faisait de Théophraste l'auteur de *Grand Alpha*, et qui n'était pas connue d'Asclépios.

De fait (et ce sera le principal point développé dans cette partie), l'attribution de *Grand Alpha* à Théophraste est-elle aussi tardive que le supposent Vuillemin-Diem et Berti ? La chronologie relative à l'attestation de chacune des opinions qui attribuent *Grand Alpha* soit à Pasiclès, soit à Théophraste, plaide en faveur de leur hypothèse pour une attribution relativement récente de ce livre à Théophraste. Mais on sait que Théophraste a été identifié comme l'auteur de l'opuscule par Nicolas de Damas, donc au cours du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère. La restitution à Théophraste de la paternité d'un livre inclus par erreur dans le corpus aristotélicien, ajoutée à la coexistence surprenante de deux livres *Alpha*, me semblent propres à avoir suscité des hypothèses plus ou moins vraisemblables sur l'auteur de l'un des livres d'introduction à la *Métaphysique*.

D'une part, on a pu considérer que, de même que l'opuscule, d'autres livres qui posent problème dans le corpus aristotélicien étaient peut-être également l'oeuvre de Théophraste. Un tel schéma, s'il est à l'origine de l'opinion selon laquelle Pasiclès serait l'auteur de *Grand Alpha*, pourrait impliquer un accident de transmission assez complexe, puisque le nom de Pasiclès ne serait que le résultat d'erreurs de copie, mais on ne peut pas exclure cette hypothèse. En effet, Vuillemin-Diem a montré de façon très convaincante qu'une autre scholie, qui a été écrite dans le manuscrit E au XIII<sup>e</sup> siècle et qui attribue *Grand Alpha* à « Pasiclès fils de Bonaios », <sup>62</sup> n'est que le résultat de la transmission de la première scholie du manuscrit E écrite au X<sup>e</sup> siècle : de Boéthos, on est passé à Bonaios, transcription déformée qui a été réintroduite trois siècles après la première dans la marge supérieure du même manuscrit parisien. Même remarque pour le commentaire du pseudo-Philopon, qui remonte au plus tôt au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, et qui a transmis le nom de **Ψασικράτοϋ** au lieu de **Ψασικλ<sup>TM</sup>οϋ**, et également **Βοναιοϋ** au lieu de **Βοηου†**. <sup>63</sup> On prend ainsi la mesure de l'écart qui, dans un cadre strictement paléographique, peut séparer un texte (appartenant à la 'littérature secondaire') d'un descendant relativement peu éloigné.

Plutôt qu'un accident de transmission, l'attribution de *Grand Alpha* à Pasiclès peut aussi avoir eu pour origine une hypothèse originale sur l'auteur de ce livre. Il est pourtant étonnant que l'on n'ait pas conservé d'autre témoignage sur l'activité de ce Pasiclès, s'il est vrai qu'il a joué un rôle dans la transmission du corpus aristotélicien. L'accumulation de précisions données dans la scholie sur son identité n'est pas une preuve du caractère

authentique de cette information, puisque l'on constate que ces précisions étaient liées, dans le commentaire d'Asclépios, au nom d'Eudème.<sup>64</sup>

D'autres hypothèses dont nous n'avons pas gardé trace ont pu être proposées<sup>65</sup> : des problèmes tels que la question de l'authenticité d'une œuvre et l'histoire de sa transmission ont très tôt retenu l'attention de scribes érudits qui ont joué un rôle essentiel dans l'histoire de la transmission des textes. Les scholies que nous avons examinées, leurs sources chez les commentateurs anciens, en sont une preuve. Ceux-ci avaient conscience de l'existence de différentes traditions, et il n'est pas rare de voir Alexandre signaler une variante (par exemple, φέρεται ἔν τισιν, in *Met.* A 5 : 46,23). Son propre manuscrit d'Aristote présentait sans doute déjà des variantes marginales, et les commentateurs n'hésitaient probablement pas à comparer le texte dont ils disposaient à d'autres manuscrits, surtout s'ils travaillaient dans de grands centres d'étude. En outre, il existait une sorte d'usage consistant, en début de commentaire, à énoncer le but du traité, à discuter un certain nombre de questions comme sa place dans l'ensemble du corpus, son authenticité, à expliquer son titre, son plan et à dire de quelle partie de la philosophie il relève.<sup>66</sup>

On trouve donc dans E, et plus précisément chez le scholiaste dont **E II** rapporte les annotations, la connaissance de différentes branches de la tradition, et peut-être de différents états d'une information originellement attachée au texte de Théophraste, sans toutefois que le scribe qui les a réunis à la suite d'une collation ait eu conscience de cette origine peut-être commune. La discussion sur l'origine aristotélicienne des livres *Alpha* de la *Métaphysique*, qui date de plus de dix-huit siècles et qui n'a guère porté de fruits jusqu'à ce jour, semble bien reposer sur un faux problème, lié à l'existence de véritables difficultés 'éditoriales', telles que la coexistence de deux livres *Alpha* et l'explication de la place réelle de *Petit Alpha*, ou lié à des difficultés philosophiques, comme l'apparente adhésion d'Aristote à la théorie platonicienne des idées dans le premier livre. Certains de ces problèmes relevaient de lieux communs dans les commentaires de l'Antiquité tardive ; ils sont sans doute nés, de même que la question de la coexistence de deux livres *Alpha*, des regroupements des œuvres auxquels ont procédé les premiers 'éditeurs'.

### **Conclusion.**

Partis de la découverte qu'une même main a copié les deux scholies relatives, l'une à l'auteur de l'un des livres *Alpha*, et l'autre à celui de l'opuscule qui porte également le titre de *Métaphysique*, nous avons donc montré d'abord que c'est bien au livre *Grand Alpha* et non pas à *Petit Alpha* que doit être rapportée l'information selon laquelle ce livre était

attribué par certains à Pasiclès : le même copiste a fidèlement rendu compte des mêmes sources en inscrivant, à la fin du livre concerné, une notice sur la question de son authenticité. C'est à la suite d'un étrange renversement du raisonnement que la tradition critique, depuis dix siècles, a considéré comme erroné le témoignage d'Asclépios pourtant clair à l'égard de *Grand Alpha*, alors qu'elle avait mal interprété la 'mise en page' quelque peu ambiguë de la scholie dans le manuscrit E.

Cette scholie était le seul fondement 'objectif' de la discussion sur l'authenticité de *Petit Alpha*, dans la mesure où elle a été posée en ces termes, puisque ni le style ni le contenu de ce livre ne justifient la mise en doute de leur auteur. La difficulté est plutôt d'ordre 'éditorial', car *Petit alpha* interrompt la continuité entre *Grand Alpha* et *Bêta*.

Quant à l'authenticité de *Grand Alpha*, qui a été discutée il y a plus de dix-huit siècles déjà, elle ne prête pas à discussion en ces termes non plus, et elle n'est d'ailleurs pas mise en question de nos jours. Les problèmes que pose *Grand Alpha* sont d'ordre philosophique et exégétique, puisque Aristote s'y montre solidaire des platoniciens (« nous »). Alors pourquoi s'est-on posé la question de l'authenticité de *Grand Alpha* dans l'Antiquité tardive, si elle n'avait pas de véritable fondement ? Certainement pas pour reprendre un lieu commun du genre exégétique. Si on ne trouve pas une justification convaincante de cette discussion dans le texte même du livre, alors il faut la chercher à l'extérieur, et la restitution d'un traité du corpus aristotélicien à Théophraste par Nicolas de Damas me semble être la source du questionnement auquel ont été soumis certains livres d'Aristote, parce qu'ils posaient problème à la critique pour d'autres raisons.

Myriam HECQUET-DEVIENNE  
Center for Hellenic Studies

---

<sup>1</sup> J'exprime ma reconnaissance au Center for Hellenic Studies (Université d'Harvard, Washington) qui m'a permis de poursuivre mes recherches dans des conditions exceptionnelles, et tout particulièrement à son Directeur Gregory Nagy pour le soutien qu'il a apporté à ma défense d'une autre pratique dans l'édition des textes de philosophie grecque de l'Antiquité : une pratique plus attentive au travail accompli par certains scribes érudits au cours du Moyen Age byzantin. Je remercie également Gudrun Vuillemin-Diem, Monseigneur

---

Paul Canart, Christopher Rowe, Sylvia Berryman et Sean Kelsey pour leur lecture très attentive qui m'a permis d'apporter plus de clarté dans cet exposé.

<sup>2</sup> Il suffit de considérer l'ampleur des travaux de G. Vuillemin-Diem cités ci-dessous pour s'en faire une idée.

<sup>3</sup> Myriam HECQUET-DEVIENNE, « Les mains du *Parisinus graecus* 1853. Une nouvelle collation des quatre premiers livres de la *Métaphysique* d'Aristote (folios 225v-247v) », *Scrittura e Civiltà*, 2000, p. 103-171.

<sup>4</sup> Depuis l'étude codicologique de Paul MORAUX, « Le *Parisinus graecus* 1853 (Ms E) d'Aristote » (*Scriptorium* XXI, 1967, p. 17-41 et planches 3 et 4), on tenait pour acquise la distinction de quatre mains du X<sup>e</sup> siècle, et même d'une cinquième main, celle du scholiaste et « propriétaire » du manuscrit (« E<sup>2</sup> »). La copie du folio 312<sup>r</sup> où l'on trouve la scholie à la *Métaphysique* de Théophraste, et de façon plus générale la copie des folios 306<sup>r</sup> à 337<sup>r</sup> avait été attribuée au copiste E II par A. FÖRSTER (*Aristotelis De anima*, Budapest, Sumptibus Academiae Litterarum Hungaricae 1912 : p. VIII ; et *Aristotelis De sensu et de memoria libri*, Budapest, Sumpt. Ac. Litt. Hung. 1942 : p. V-VI), suivi par F.H. FOBES (*Aristotelis Meteorologicorum libri IV*, Cambridge Mass., Harvard University Press 1919, repr. Hildesheim, G. Olms 1967 : p. XXV-XXVI) et par Moraux.

<sup>5</sup> Il s'agit des sigles adoptés par Moraux, *ibid.*

<sup>6</sup> Folios 187<sup>r</sup> - 195<sup>v</sup>.

<sup>7</sup> E III a copié les folios 203<sup>r</sup>-306<sup>r</sup>. Förster en 1912, suivi par Fobes et par Moraux, avait attribué à une quatrième main (et non à E II) la copie des folios 337<sup>r</sup>-344<sup>v</sup>.

<sup>8</sup> Förster avait désigné la main de ce scholiaste par le sigle E<sup>2</sup>, et il avait été suivi par Moraux qui l'identifiait au premier propriétaire du manuscrit. En réalité, E II était le plus expérimenté des trois copistes du manuscrit parisien, peut-être même le chef d'atelier du scriptorium.

<sup>9</sup> Silvio BERNARDINELLO, « Gli scoli alla *Metafisica* di Aristotele nel f. 234r del *Parisinus graecus* 1853 (E) », *Elenchos* 3, 1982, fasc. 1, p. 39-54.

<sup>10</sup> Enrico BERTI, « Note sulla tradizione dei primi due libri della *Metafisica* di Aristotele », *Elenchos* III, 1982, fasc. 1, p. 5-37. Ce sont les observations codicologiques de Bernardinello qui ont servi de base aux travaux de Berti ; cf. « Note sulla tradizione ... », p. 12, n. 13.

<sup>11</sup> Gudrun VUILLEMIN-DIEM, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht und zu Echtheitszweifeln am Grösseren und Kleineren Alpha in Handschriften und Kommentaren », *Zweifelhaftes im*

---

*Corpus Aristotelicum*, Akten des 9. Symposium Aristotelicum (Berlin, 7.-16. September 1981), hrsgg. von P. Moraux und J. Wiesner, Walter De Gruyter, Berlin - New York, p. 157-193. Moraux, organisateur du Symposium de Berlin au cours duquel furent présentés les travaux de Berti et de Vuillemin-Diem, écrit en 1986 : « Enrico Berti et Gudrun Vuillemin-Diem ont plaidé récemment en faveur d'une [...] interprétation, à laquelle ils sont arrivés simultanément, indépendamment l'un de l'autre et par des voies en partie différentes. La scholie se rapporte, estiment-ils, au Grand Alpha, et il n'y a aucune contradiction entre elle et les indications d'Asclépius. » (P. MORAUX, « Les débuts de la philologie aristotélicienne », in G. CAMBIANO, *Storiografia e dossografia nella filosofia antica*, Torino, Tirrenia, 1986, pp. 127-148 : p. 139 ; voir aussi n. 45, p. 146).

<sup>12</sup> Berti, « Note sulla tradizione ... », p. 9. Pour une autre interprétation, voir l'explication rapportée par Asclépius en 113, 20-22, et Vuillemin-Diem, p. 180 n. 72.

<sup>13</sup> Voir, par exemple, le début de son commentaire à *Petit Alpha*.

<sup>14</sup> Le numéro du second livre a été corrigé en **b** au XIV<sup>e</sup> siècle, et non pas au Xe ; voir mon étude déjà citée : « Les mains du *Parisinus graecus 1853* », p. 157 s. Dans l'autre ancêtre conservé de cette branche, le *Vindobonensis phil. gr. 100* (J), du IX<sup>e</sup> siècle, le cahier qui contenait le premier livre et le début du second livre de la *Métaphysique*, jusqu'à 994a6, a disparu (sur ce manuscrit, voir J. IRIGOIN, « L'Aristote de Vienne », *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, IV, 1957, p. 5-10).

<sup>15</sup> Voir les discussions de Vuillemin-Diem et Berti déjà citées.

<sup>16</sup> Voir le texte reproduit ci-dessous : II. *Marginalia* et *post-scriptum*.

<sup>17</sup> Vuillemin-Diem cite en exemple H. Bonitz, W. Jaeger, W.D. Ross, K.O. Brink, J. Tricot, O. Gigon, W.H. Crilly et P. Moraux ; cf. « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht », p. 157, n. 1.

<sup>18</sup> Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht », et Berti, « Note sulla tradizione ... ».

<sup>19</sup> Voir aussi Berti, « Note sulla tradizione ... », p. 16. Pour un historique de la discussion concernant *Petit Alpha*, voir notamment William Humbert CRILLY, *The role of Alpha Minor in Aristotle's Metaphysics. A study in Aristotelian Methodology*, Diss. Fribourg, 1962, et E. BERTI, « La fonction de Métaph. Alpha Elatton dans la philosophie d'Aristote », *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum*, Akten des 9. Symposium Aristotelicum (Berlin, 7.-16. September 1981), hrsgg. von P. Moraux und J. Wiesner, Walter De Gruyter, Berlin- New York, p. 260-302.

---

<sup>20</sup> A savoir la scholie ajoutée au XIII<sup>e</sup> s. dans E, dans la marge supérieure du même folio 234<sup>r</sup>, et le commentaire à *Petit-Alpha* du pseudo-Philopon qui ne remonterait pas au-delà du milieu du XII<sup>e</sup> s. (« Anmerkungen zum Pasikles-Bericht ... », p. 164 ss. et 191). Selon Vuillemin-Diem (*ibid.*, p. 163-164), la scholie est rapportée par treize autres manuscrits qui, soit dépendent stemmatiquement de E, soit ont subi son influence, et trois l'ont clairement rattachée à *Petit Alpha* : Q (le *Marc. 200*, qui appartient à la famille de E), M<sup>c</sup> (l'*Ambr. L 117 sup.*) et J<sup>a</sup> (le *Vind. Phil. 64*).

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 191-192. Voir W. Jaeger, *Aristotelis Metaphysica*, Oxford, Clarendon Press 1957, p. 33 : « errore haec verba de Pasicle ad librum A μειζον refert ».

<sup>22</sup> Alexandre d'Aphrodise 196, 19-23. πρωτον υπομιμησκει ημας ... αναπεμπων εις τα ειρημενα εν τω πρωτω. οθεν και δηλον εκ πλειονων ηδη οτι κακεινο Αριστοτελους τε εστι και εκ ταυτης της πραγματειας. και γαρ εν τω ηθει ομοιως εκει τε περι αυτων ειρηκε και ενταυθα εμνημονευσεν. Voir aussi Syrianos 23, 8-11.

<sup>23</sup> Cf. la note précédente, et Asclépios 4, 20-24 : τὸ ... μειζον ἄλφα ... <τινὲς> οὐ φασιν εἶναι αὐτοῦ, ἀλλὰ Πασικλέους, τοῦ υἱοῦ Βοήθου τοῦ ἀδελφοῦ Εὐδήμου τοῦ ἐταίρου αὐτοῦ. οὐκ ἔστι δὲ ἀληθές· σώζεται γὰρ ἡ τοῦ Ἀριστοτέλους δεινότης καὶ ἐκ τῆς λέξεως καὶ ἐκ τῆς θεωρίας· καὶ πολὺ πλέον, ὅτι μέμνηται αὐτοῦ ἐν τῷ ἐλάττονι ἄλφα. Voir aussi la conclusion de Berti, « Note sulla tradizione ... », p. 37 : « la storia relativa a Pasicle non deve far dubitare né dell'autenticità di *Alpha Elatton*, né di quella di *Alpha Meizon*, come hanno ben visto i commentatori ».

<sup>24</sup> « Man kann <die Stellung der Bemerkung>, wie der Parallellfall des Theophrast-Scholions zeigt, als Schlußstellung zu Großalpha auffassen, womit das Zeugnis des Scholions demjenigen des Asklepios, der den Bericht auf Großalpha bezieht, entsprechen würde. (...) Man kann die Stellung des Scholions aber auch - wie seine späteren Interpreten es taten - als Anfangsstellung zu Kleinalpha auffassen. (...) » *Ibid.*, p. 191. Berti est plus affirmatif : « non solo [...] non ci sono ragioni per imputare ad Asclepio alcun errore, ma anche [...] lo scolio al manoscritto E si riferisce non ad *Alpha Elatton*, ma, come Asclepio, ad *Alpha Meizon* » (« Note sulla tradizione ... », p. 14) .

<sup>25</sup> Bernardinello, « Gli scoli ... », p. 43, et Berti, « Note sulla tradizione ... », p. 13. Cf. Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht ... », p. 173.

---

<sup>26</sup> Voir les planches publiées par Vuillemin-Diem (« Anmerkungen zum Pasikles-Bericht ... ») et par Bernardinello (« Gli scoli... »).

<sup>27</sup> Voir la note 8.

<sup>28</sup> Selon l'usage institué en paléographie grecque, je développe entre parenthèses les signes tachygraphiques utilisés par **E<sup>2</sup>** ; l'accentuation reproduite est celle du manuscrit. Un texte 'normalisé' est présenté notamment par Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht ... », p.159.

<sup>29</sup> Voir H.D. SAFFREY, "Nouveaux oracles chaldaïques dans les scholies du *Paris. gr.* 1853", *Revue de Philologie* XLIII, 1969, pp. 59-72 : pp. 61-62.

<sup>30</sup> Θεωρία τῶν Ἀριστοτέλους Μετὰ τὰ φυσικὰ, probablement une partie du *Περὶ τῆς Ἀριστοτέλους φιλοσοφίας* de Nicolaos.

<sup>31</sup> Comme l'observe Berti, cet usage correspond à l'emploi habituel du démonstratif τοῦτο pour renvoyer à ce qui précède, par opposition à τόδε qui renvoie à ce qui suit. Berti signale également une troisième scholie, située cette fois entre les livres *Epsilon* et *Zêta* (f. 259<sup>r</sup>), qui utilise là encore τοῦτο pour renvoyer au livre qui précède, et cette fois, Bernardinello a bien reconnu la main du « scholiaste » qui a copié la scholie marginale, à la jonction de *Grand Alpha* et de *Petit Alpha* : en effet, dans ce cas, **E II** a adopté la même écriture plus cursive (τοῦτο δοκεῖ ἀτελὲς εἶναι ; cf. « Note sulla tradizione ... », p. 12 et n. 13).

<sup>32</sup> G. VUILLEMIN-DIEM, « Untersuchungen zu Wilhelm von Moerbekes *Metaphysikübersetzung* », *Studien zur Mittelalterlichen Geistesgeschichte und ihren Quellen*, hrsgg. von A. Zimmermann für den Druck besorgt von G. Vuillemin-Diem, Berlin – New York, 1982, p. 102-212 : p. 192, et *Metaphysica lib. I-XIV. Recensio et translatio Guillelmi de Moerbeka*, ed. G. VUILLEMIN-DIEM, Leiden - New York - Köln, 1995, p. 317. Selon elle, Guillaume de Moerbeke a lui-même traduit cette scholie qui a été transmise en latin sous deux formes : dans la première (que l'on trouve dans ZI<sup>c</sup>, le *Marcianus gr. 211*) manque la dernière phrase de la scholie grecque : « Hunc librum primum Andronicus quidem et Ermippus ignorant. Nec enim memoriam ipsius omnino fecerunt in numeratione librorum Theofrasti. Nicolaus autem in theoria methaphysice Aristotilis memoratur ipsius, dicens esse Theofrasti » ; la seconde version de la scholie (dans Fv, le *Laur. S. Cruc. Plut. XII, 7*, et Pt, le *Patav. Univ. 453*), plus longue, inclut une phrase qui n'a pas de correspondance en grec, et qui est un ajout latin, comme le montre sa formulation même (p. 308 ss.). Si, comme il est vraisemblable, l'hypothèse de Vuillemin-Diem est exacte, on ne peut pas supposer, comme



---

l'a fait Berti (p. 21), que Nicolaos est aussi celui qui a souligné le caractère introductif de l'opuscule de Théophraste à la *Métaphysique* d'Aristote, et qui a induit les éditeurs de l'époque impériale à le placer devant la *Métaphysique*.

<sup>33</sup> La qualité des recherches effectuées par l'auteur de ces scholies montre à la fois qu'il travaillait dans une grande bibliothèque, un grand centre culturel, et qu'il préparait un texte destiné à devenir un modèle de référence pour les lecteurs d'Aristote. Le manuscrit E est donc issu d'une 'lignée choisie' et résulte lui aussi d'un projet 'éditorial' fort ; voir Hecquet-Devienne, « A legacy from the library of the Lyceum? Inquiry into the joint transmission of Theophrastus' and Aristotle's *Metaphysics* based on evidence provided by manuscripts E and J » (à paraître dans *Harvard Studies in Classical Philology* 102, 2004, pp. 171-189).

<sup>34</sup> Les listes des ouvrages d'Aristote transmises par Diogène Laërce et par l'Anonyme de Ménage (= Hésychius) semblent refléter, comme on l'admet généralement aujourd'hui, un état de la collection des écrits aristotéliens antérieur à l'édition d'Andronicos, et qui remonterait au III<sup>e</sup> siècle avant J. C. Il proviendrait de la Bibliothèque d'Alexandrie (Hermippe), comme semble l'admettre Moraux dans un article publié en 1986, sur la foi des travaux de Rudolf Blum, et non pas de l'école péripatéticienne (avec Ariston), comme il le pensait en 1951 ; cf. P. MORAUX, *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, Louvain, 1951, p. 237 ss. ; *id.*, *Der Aristotelismus bei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, I, Berlin - New York, W. de Gruyter 1973, p. 4, n. 2 ; *id.*, « Les débuts de la philologie aristotélicienne », p. 129-130 ; et R. BLUM, *Kallimachos und die Literaturverzeichnis der Griechen. Untersuchungen zur Geschichte der Bibliographie*, Frankfurt am Main, 1977, p. 109-132 (pour l'état récent de la discussion).

<sup>35</sup> Le concept grec d'*'kdosiq* a été discuté par Van Groningen, qui y voyait l'acte propre à l'auteur de « mise en circulation » de son oeuvre (B.A. VAN GRONINGEN, *EKDOSIS, Mnemosyne* IV s. 16, 1963, p.1-17) ; cette interprétation a été rectifiée par Mansfeld qui propose le sens plus large de « diffusion » d'une oeuvre, avec ou sans le consentement de l'auteur (J. MANSFELD, *Prolegomena. Questions to be settled before the study of an author, or a text*, Leiden, 1994, p. 60-61 ; il est suivi par T. DORANDI, *Le stylet et la tablette. Dans le secret des auteurs antiques*, Paris, 2000, p. 105 ss.). L'usage de ce terme dans les scholies homériques a conduit Nagy à le comprendre comme la production d'une nouvelle copie proposant des leçons à la suite d'une *diòruvsiq*, à savoir, selon Pfeiffer, une procédure qui comprend la collation de manuscrits et la correction des textes, autrement dit une recension

---

(G. NAGY, *Poetry as performance, Homer and beyond*, New York, 1996, p. p. 115-116 et n. 43 ; R. PFEIFFER, *History of classical scholarship : from the beginnings to the end of the Hellenistic age*, Oxford, 1968, p. 94).

<sup>36</sup> Voir toutefois les réserves formulées par J. BARNES dans son très sceptique « Roman Aristotle », *Philosophia togata II. Plato and Aristotle at Rome*, ed. by J. Barnes and M. Griffin, Oxford, 1997, p. 1-69 : p. 31 ss. Mais son objection selon laquelle Andronicos n'aurait pas conservé dans son édition les traités qu'il jugeait inauthentiques est discutable. Voir notamment l'étude de G. NAGY sur la pratique antérieure des exégètes de Pergame : « The library of Pergamon as a classical model », in *Pergamon citadel of the gods, archeological record, literary description, and religious development*, ed. by H. Koester Harrisburg Pennsylvania, 1998, p. 185-232 : p. 216 ss.

<sup>37</sup> Berti, « Note sulla tradizione ... », p. 14.

<sup>38</sup> Bernardinello, « Gli scoli ... », p. 43.

<sup>39</sup> Le stemma de la *Métaphysique* de Théophraste, tel que le propose Most à la suite de Burnikel (moyennant quelques modifications) est composé de deux branches principales : face au *Parisinus gr. 1853*, l'autre branche est représentée par notre manuscrit J d'une part, et d'autre part ce manuscrit A, dont sont issus d'assez nombreux apographe (*Théophraste. Métaphysique*, texte édité, traduit et commenté par A. LAKS et G. W. MOST, avec la collaboration de Ch. Larmore et E. Rudolph, et pour la traduction arabe de M. Crubellier, Paris, 1993, p. LXVI-LXXVIII et LXXIX).

<sup>40</sup> Voir encore le cas évoqué ci-dessous de la scholie au livre VII de l'*Histoire des plantes* de Théophraste, et les apographe de E et autres manuscrits qui ont subi son influence et qui rapportent généralement la scholie à pleine page, à la suite de *Grand Alpha* (pour les exceptions, voir Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht ... », p. 163-164). Berti (p. 12, n. 13) signale, sur information donnée oralement par Bernardinello (mais voir aussi Vuillemin, p. 163 et n. 11), que l'apographe de E, B<sup>b</sup> (le *Laur. 87,18*), a correctement rapporté la scholie à *Métaphysique Grand Alpha* (folio 12<sup>r</sup>) ; cela ne peut cependant pas constituer une preuve en soi : d'autres apographe l'ont rapportée à *Petit Alpha*. En outre, Vuillemin considère que dans les apographe de E, l'ambiguïté due à l'emplacement de la scholie a généralement été maintenue, même si celle-ci a été intégrée dans le texte (cf. « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht ... », p. 163-164).

---

<sup>41</sup> Voir aussi SAFFREY, “Nouveaux oracles chaldaïques ...”, p.59-72 ; je ne partage toutefois pas son jugement sur le scribe « E<sup>2</sup> », « un copiste comme les autres » (p. 69 ; voir déjà Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht ... », p. 158-159, n. 3).

<sup>42</sup> Si l'on en croit Vuillemin-Diem, (cf. « Untersuchungen zu Wilhelm von Moerbekes Metaphysikübersetzung », p. 193 ss.), il est vraisemblable, codicologiquement, que *Métaphysique Grand Alpha* était précédé dans J d'environ 8 lignes, c'est-à-dire de la scholie, dans la mesure où il manque juste un quaternion qui devait contenir environ 41 lignes par page, et où le copiste va à la page pour chaque nouveau livre. Toutefois, elle ne reprend pas cet argument dans son ouvrage de 1995 : *Metaphysica lib. I-XIV*. Un autre témoignage est troublant : dans le *Marcianus gr. 211* (E<sup>b</sup>, du XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.), qui appartient à la même branche de la tradition manuscrite que E et J selon D. HARLFINGER (« Zur Überlieferungsgeschichte der Metaphysik », *Etudes sur la Métaphysique d'Aristote*, Actes du VI<sup>e</sup> Symposium Aristotelicum publiés par Pierre Aubenque, Paris, 1979, p.7-36), et où l'on trouve un ordonnancement des traités similaire à celui de J, la *Métaphysique* de Théophraste n'est pas suivie de la scholie. Le premier volume de E<sup>b</sup> présente le *De Caelo*, le *De Generatione et corruptione* et les *Meteorologiques* d'Aristote, puis l'*Isagoge* de Porphyre, et les *Catégories* et le *De interpretatione* d'Aristote, et le second volume, qui a été copié par une autre main : la *Métaphysique* de Théophraste, la *Métaphysique* d'Aristote, puis le commentaire de Themistius *In Aristotelis Analytica posteriora* ; et J présente la *Physique*, le *De Caelo*, le *De Gen. et corr.* et les *Meteor.* d'Aristote, puis la *Métaphysique* de Theophraste, et enfin la *Métaphysique* d'Aristote.

<sup>43</sup> Cf. les deux prologues aux traductions de Guillaume de Moerbeke transmises par ZI<sup>c</sup>, le *Marcianus 1639*, d'une part ; Fv, le *Laur. S. Crucis XII 7*, et Op, le *Patav. Bibl. Univ. 453*, d'autre part. Voir aussi le commentaire d'Albert le Grand aux *Secunds Analytiques* I (II, 1, ed. Borgnet II, 22), pour qui ce livre a été ajouté par Théophraste (mais sans que l'on comprenne à qui il est dû : à lui-même, à Aristote ou à un autre auteur), et toujours au XIII<sup>e</sup> s., les *Quaestiones in Metaphysicam* de Siger de Brabant (Graiff 27, 41-43), et Petrus d'Auvergne, puis au XV<sup>e</sup> s., Nicoletus Vernia (pour A 1-2 seulement) : Vuillemin-Diem, *Aristoteles latinus, Metaphysica*, p. 308 ss., et « Untersuchungen zu W. von Moerbekes Metaphysikübersetzung », p. 198-208. Elle a montré, en 1995 (*Métaphysique III. 1*), que Guillaume disposait 1) d'une ancienne traduction de la *Métaphysique* d'Aristote : la *Translatio Anonyma*, dans laquelle manquent le livre XI (= K) et la fin du texte grec (XIII 2,

---

1076b9) et 2) du manuscrit J grâce auquel il a complété les livres manquant dans le manuscrit latin, et corrigé la traduction à partir du livre II 2, 994a6 (car le début du texte manquait déjà dans J). Il a ensuite utilisé une autre source grecque pour corriger le début du texte dans son modèle latin jusque A 3, 984b8 seulement. Tel est l'état de sa première rédaction dont témoigne le manuscrit Da (le *Vat. Apost. Palat. Lat. 1060*, de la fin du XIII<sup>e</sup> s.). Puis Guillaume a repris l'ensemble de son travail d'après sa seconde source grecque (tout en corrigeant J), produisant ainsi la *versio vulgata* que nous avons conservée (et qu'a utilisée Thomas d'Aquin).

<sup>44</sup> V. ROSE, *Aristoteles Pseudepigraphus*, Leipzig, 1863, p. 183-185

<sup>45</sup> W. JAEGER, « Recension de Ross-Fobes, *Theophrastus Metaphysics* », dans *Gnomon* 8, 1932, p. 289-295, cf. p. 289-291.

<sup>46</sup> *Nicolaus Damascenus, On the Philosophy of Aristotle, Fragments of the first five books* transl. from the Syriac with an intr. and comm. by H.J. DROSSAART LULOFS, Leiden, E.J. Brill, 1965, p. 27-30.

<sup>47</sup> Par opposition à A<sup>b</sup>, le *Laurentianus gr. 87,12*, qui représente une autre branche de la tradition manuscrite directe.

<sup>48</sup> L'erreur proviendrait de la traduction latine pour Rose, de l'Antiquité tardive pour Jaeger et Drossart Lulofs. Ce 'glissement' au livre suivant est sans doute lié à la dernière phrase de la scholie dans laquelle est considéré le rôle introducteur du livre en question : εἰσὶ δ' ἐν αὐτῷ οἷον προδιαπορίαι τινὲς ὀλίγαι τῆς ὅλης πραγματείας ; elle aurait été ajoutée ultérieurement, selon Vuillemin-Diem. Je reviens sur cette question dans « A legacy from the library of the Lyceum? ».

<sup>49</sup> A la suite de J.G. Schneider, H. Usener, O. Regenbogen et Drossart-Lulofs, Vuillemin-Diem a signalé l'existence de cette scholie, également située à la fin du livre VII du traité de Théophraste *Historia plantarum*, dans le manuscrit *Urb. gr. 61* et dans deux manuscrits plus récents ("Der Pasikles-Bericht", p. 173 et n. 42). D'après le manuscrit *Urb. 61* : Ἑρμῖππος δὲ περὶ φρυγανικῶν καὶ ποιωδῶν, Ἀνδρόνικος δὲ περὶ φυτῶν ἱστορίας. Cf. Drossart Lulofs, *Nicolaus Damascenus*, p. 28 ; voir aussi n. 11 et p. 30.

<sup>50</sup> « Untersuchungen zu Wilhelm von Moerbekes ... », p. 191-192.

<sup>51</sup> Berti, « Note sulla tradizione ... », p. 14.

<sup>52</sup> Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht ... », p. 163-164 et la note 20 ci-dessus ; voir aussi *ibid.* p. 171-172, où elle signale que la mise en rapport avec *Petit Alpha*

---

devient univoque dans la transmission plus tardive, et qu'elle résulte de l'emplacement ambigu de la scholie dans E.

<sup>53</sup> « Weder die Verwechslung, noch das Scholion selbst - und das gilt, streng genommen, auch für die kodikologische Überlieferungsgemeinschaft der beiden Schriften - lässt sich weiter zurückverfolgen als bis in das 9. Jahrhundert. » (Vuillemin-Diem, *Metaphysica lib. I-XIV*, p. 318). « Das Scholion in seiner missbezogenen Form und der damit ausgedrückte Zweifel an der Echtheit von Buch A Met<aphysik des> Arist<eles> und die Zuschreibung des Buches an Theophrast gehen, über das Zeugnis von Moerbekes Übersetzung, auf die Handschrift J – bzw. auf einen möglicherweise zwischen J und der gemeinsamen Vorlage von E und J liegenden unmittelbaren Vorgänger von J – d.h. wohl etwa in die erste Hälfte des 9. Jh. zurück. Die Verwechslung kann also keinesfalls, wie Jaeger annahm, der Grund für die in der Antike, bei Alexander (und später Syrianos) bezeugte Meinung über die Unechtheit von Buch A der Metaphysik sein. » (Vuillemin-Diem, « Untersuchungen zu W. von Moerbekes Metaphysikübersetzung », p. 198) ; «...», so schliesst sich die durch einen Irrtum bezeugte Meinung von der Autorschaft des Theophrast durch reinen, materiellen Zufall und in einfacher zeitlicher Nachfolge an eine Reihe von sehr vereinzelt, spätantiken Nachrichten an, ...» (*ibid.*).

<sup>54</sup> « Va dunque riferita a questa tradizione <= la notizia secondo cui molti attribuivano un libro della *Metafisica* a Pasicle>, e non a quella, certamente posteriore ad Asclepio, che attribuiva *Alpha Meizon* a Teofrasto, la difesa dell'autenticità di questo libro fatta <...> da Alessandro (*in Metaph.* 196, 19) e ripresa da Asclepio (*in Metaph.* 4, 20) e da Siriano (*in Metaph.* 23, 9) » (Berti, « Note sulla tradizione ... », p. 14-15).

<sup>55</sup> « Se è vera la storia dei successori, riferita da Asclepio, dovettero essere questi coloro che inserirono *Alpha Elatton*, ritrovato fra le opere di Aristotele, nella *Metafisica*, ponendo così Andronico di fronte a due primi libri e inducendolo ad atetizzare *Alpha Meizon*. » (*ibid.*, p. 20 s.)

<sup>56</sup> Je laisse ici volontairement de côté la tradition arabe, qui ne fournit pas, à ma connaissance, d'argument décisif sur ces questions.

<sup>57</sup> Syrianos *In Met.* 23, 8-11 : ἀναπέμπει ἡμᾶς ἐπὶ τὰ ἐν τῷ μείζονι Α ῥηθέντα· γελοῖοι οὖν καὶ ταύτη οἱ τὸ βιβλίον νοθεύοντες. A l'argument précédemment évoqué (ce n'était pas le lieu de discuter cette opinion), on peut ajouter que ne pas discuter en détail cette information est également une façon de montrer le peu de crédit qu'on lui accorde.

<sup>58</sup> Voir la note 23.

<sup>59</sup> *Theophrastus of Eresus. Sources for his Life, Writings, Thought and Influence*, ed. and transl. by W. W. FORTENBAUGH, P. M. HUBY, R. W. SHARPLES and D. GUTAS, Leiden - New York - Köln, 1993 ; fr. 248. Et Vuillemin-Diem, « Untersuchungen zu W. von Moerbekes Metaphysikübersetzung », p. 204-205.

<sup>60</sup> Cf. Simplicius, *ad Cat.* 6, 19 - 7, 15 ; Vuillemin-Diem, *ibid.*, p. 205-207. On remarque aussi que *Grand Alpha* est absent des traductions arabes d'Astât (IX<sup>e</sup> s.) et du commentaire d'al-Fârâbî (X<sup>e</sup> s.) ; la première moitié (jusqu'en 5, 987a5-6) est également absente de la traduction de Nazif ibn Ayman (X<sup>e</sup> s.) et du commentaire d'Averroès, mais il est plus vraisemblable, dans ces derniers cas, que ce soit en raison de la mutilation du manuscrit traduit.

<sup>61</sup> « (...) Theophrastus, qui etiam primum librum (qui incipit « omnes homines scire desiderant ») Metaphysicorum Aristotelis traditur addidisse : et ideo in Arabicis translationibus primus liber non habetur » (Albertus Magnus, *An. Post.* 1.2.1 ; dans *Theophrastus of Eresus. Sources ...*, ed. by Fortenbaugh et al., fr. 247).

<sup>62</sup> τοῦτο τὸ βιβλίον ενιοι πασικλέ(ους) εἶναι φα(σ)ι τοῦ ῥοδίου· ὃς ἦν ἀκροατῆς ἀριστοτ(έ)λ(ους)· υἱὸς δὲ βοναίου τοῦ εὐδήμου ἀδε(λφοῦ). ἀλέξανδρ(ος) δὲ ὁ ἀφροδισιεὺς ἀριστοτ(έ)λ(ους) αὐτό φη(σιν) εἶναι (...).

<sup>63</sup> Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht ... », p. 170-171 : Εἰ τὸ ἄ τὸ ἔλαττον ἀξηγήσεως· Τοῦτο τὸ βιβλίον Πασικράτους φασί τινες υἱοῦ Βοναίου τοῦ Ῥοδίου, ὃς ἦν ἀδελφὸς Εὐδήμου, ἀκροατῆς δὲ γέγονεν Ἀριστοτέλους (*Urb. gr.* 49, f. 16<sup>r</sup>).

<sup>64</sup> Les écarts entre le commentaire d'Asclépios et la scholie du X<sup>e</sup> s. ont déjà été relevés par Vuillemin-Diem (« Anmerkungen zum Pasikles-Bericht ... », p. 175) : Asclépios ne précise pas que Pasiclès est de Rhodes et disciple (ἀκροατῆς) d'Aristote ; en revanche, il donne ces mêmes caractéristiques à propos d'Eudème (avec toutefois cette différence terminologique : ἐταῖρος et non ἀκροατῆς). En outre, tout comme Pasiclès, Boethos « frère d'Eudème » (selon Asclépios et la scholie du X<sup>e</sup> s.) est par ailleurs inconnu. De même que l'on est passé de τινες avec Asclépios à οἱ πλείους dans la scholie, les précisions apportées par Asclépios sur la relation entre Eudème et Aristote en 4, 9-10 et 21-22 ont pu être transférées à Pasiclès dans la tradition dont dépend la scholie, sans doute accidentellement.

<sup>65</sup> Il n'est pas impossible que d'autres 'glissements' du même genre que ceux qui ont été évoqués ci-dessus se soient produits avant le VI<sup>e</sup> siècle, jusqu'à une déformation très

---

importante de l'information initiale. En voici une illustration possible. S'il n'existe pas d'autre Pasiclès dont le nom et les travaux soient restés attachés à la tradition aristotélicienne, il a existé, en revanche, un autre Boethos bien plus connu : Boethos de Sidon, le péripatéticien ; il fut le disciple d'Andronicos de Rhodes et il a poursuivi l'oeuvre de celui-ci en éditant et commentant Aristote (à savoir les *Catégories*, la *Physique* et, peut-être, le *De anima* ; il est surtout connu pour sa discussion des *Catégories* ; voir plus haut, Moraux, *Listes ...*, p. 236, et aussi *Der Aristotelismus bei den Griechen*, p. 143-146). La séquence ΒΟΗΘΟΥ ΤΟΥ ΕΥΔΗΜΟΥ pourrait être issue de ΒΟΗΘΟΥ ΤΟΥ ΣΙΑΩΝΙΟΥ, car les confusions Σ/Ε et ΝΙ/Μ sont fréquentes ; *upsilon* a pu être expliqué par l'iotacisme et *oméga*, corrigé pour répondre à l'attente d'un nom célèbre. Et il n'est pas impossible que l'on soit passé d'une indication βoηθοῦ « de Boethos » (auteur présumé) à l'interprétation « fils de Boethos ».

<sup>66</sup> Voir Moraux, « Les débuts de la philologie aristotélicienne », p. 134 ss. ; il cite Boèce (= Boethius), Ammonius, Simplicius, Philopon, Olympiodore, Elias et David, et bien que cet usage n'ait pas été codifié avant Proclus, on peut le faire remonter au moins à Porphyre. Le *schema isagogicum* comprenait sept questions : le thème de l'oeuvre, sa place dans le corpus, son utilité, son titre, son authenticité, ses subdivisions, la partie de la philosophie dont elle relève. Pour Mansfeld (*Prolegomena*), la littérature exégétique liée à l'enseignement de la philosophie a peut-être commencé avant le 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, par exemple dans l'école d'Epicure. Dès le II<sup>e</sup> s. de notre ère, les commentaires écrits par les prédécesseurs étaient systématiquement consultés et discutés par les professeurs de philosophie. A la même époque qu'Alexandre, Galien fait preuve, dans ses commentaires d'Hippocrate, d'une grande lucidité sur les pratiques herméneutiques et critiques de ses contemporains (*in Hippocr. l. de officina medici comm.*, vol. XVIII B, p. 630-632 Kühn).